

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 49

Artikel: Les vrais neutres
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité
Haasenstein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 24

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 4 décembre 1915 : Les vrais neutres (V. F.). — La beauté, l'âge et l'esprit. — Lo bon vin boutsi (Marc à Louis). — Le Noël du soldat. — Pour les dames. — Une bonne leçon. — Bonaparte en Suisse ou une halte du grand homme, à Villeneuve, par J.-J. Porchat.

LES VRAIS NEUTRES

Une salle à manger d'un style indéterminé, mais jolie et gaie. Dans un angle, les aiguilles d'une vieille pendule dite « Neuchâteloise » marquent midi et demi. La maîtresse de maison, Mme Griset, (52 ans), découvre la soupière fumante au moment où entre son fils unique, Jacques (30 ans) rédacteur à l'*Intellectuel*. Après avoir embrassé sa mère Jacques s'attable en face d'elle.

Mme GRISSET, considérant son fils avec inquiétude. — Tu n'as pas ta bonne mine de tous les jours, mon enfant ; serais-tu indisposé ?

JACQUES. — Indisposé, non, Dieu merci, mais j'ai le cœur ulcéré.

Mme GRISSET. — Explique-toi, mon chéri, tu me fais trembler.

JACQUES. — Maman, la Suisse est perdue.

Mme GRISSET. — Grand Dieu ! nous sommes entraînés dans la guerre ?

JACQUES. — Cela vaudrait peut-être mieux !... Non, maman, aucune puissance ne nous déclare la guerre ; mais nous avons contre nous toute l'humanité, du moins tout ce qui compte comme humanité.

Mme GRISSET. — Je ne te comprends pas.

JACQUES. — Tu sais que la Serbie est anéantie... Eh bien, en présence de ce nouveau forfait, la Suisse n'a pas osé protester ; notre gouvernement demeure indifférent...

Mme GRISSET. — Ouf ! je respire. Mais tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur !

JACQUES. — Cela ne te bouleverse pas de penser que nous ne pouvons tomber plus bas ?

Mme GRISSET. — Mon Jacques, tu m'as déjà dit, à propos de la violation de la Belgique, à propos de ce que tu appelais la couardise du Conseil fédéral, que la Suisse était perdue dans l'opinion publique.

JACQUES. — Oui, mais cette fois-ci, elle l'est irrémédiablement. Songe donc que les Serbes sont un petit peuple de montagnards comme le nôtre, un peuple qui luttait pour son indépendance comme luttèrent les Suisses de Morgarten.

Mme GRISSET. — Hé ! nous ne le savons que trop, la guerre est odieuse !... Mais prends donc encore un peu de cette omelette, Gritli l'a faite exprès pour toi.

JACQUES. — Je veux bien... Merci... Or, puisque notre colimaçon de gouvernement ne bouge pas, nous avons résolu entre quelques intellectuels de le laisser dans sa coquille et d'agir à sa place. Ce soir, à la Maison du Peuple, nous fondons une ligue groupant les esprits non encore anesthésiés, les non-veules, les non-pleutres, tous ceux dans les veines desquels circule autre chose que de la bière ; et notre ligue, nous l'ouvrons aux associations qui ont le respect du

droit et de la justice, nous comptons même y faire entrer nombre de nos cantons ; toute la Suisse romande sera avec nous.

Mme GRISSET. — Si je saisis bien, ce sera un nouveau Sonderbund ?

JACQUES. — Tu l'as dit, maman : un nouveau Sonderbund ! nous l'appellerons : « Les vrais neutres ». On m'a prié de me charger provisoirement de la présidence. Mon exposé est déjà prêt, et il n'est pas piqué des vers, je t'en réponds. J'ai rédigé aussi un projet d'appel à lancer au peuple et aux gouvernements des cantons, ainsi qu'un ultimatum à l'adresse des Etats qui ressuscitent la barbarie. Ah ! l'on veut nous bâillonner ! Eh bien, nous montrerons qu'on n'étouffe pas la pensée.

Mme GRISSET. — Mon cher enfant, où ceci nous mènera et quel bien nous ferons aux nations écrasées, je ne le vois pas trop ; mais ce dont je suis sûre, c'est que tu vas t'user en agitations, te rendre malade.

JACQUES. — Rassure-toi, maman, et passe-moi, s'il te plaît, une de ces appétissantes côtelettes... Je résisterai à toutes les fatigues, la sainte cause des Vrais neutres me vivifiera et me soutiendra. Mais, tu le conçois, je devrai abandonner momentanément d'autres causes : celles des Orphelins belges, celle des Polonais, des Serbes, des Arméniens, des rapatriés, des prisonniers de guerre, des grands blessés ; tu voudras bien m'y suppléer.

Mme GRISSET. — Pour toutes ces œuvres, je ne t'ai jamais marchandé mon obole, tu le sais et je continuerai à t'aider de mon mieux ; mais ne me demande pas d'entrer dans tes comités ; j'ai les miens, qui s'occupent des infortunés de notre pays, et, tu dois bien t'en apercevoir, il y a là aussi beaucoup à faire.

JACQUES. — Que nous ayons nos malheureux, je n'en disconviens pas ; mais entre nous, maman, crois-tu qu'ils n'exploitent pas un peu ton inlassable bonté ?...

GRITLI, la bonne à tout faire. — Matame, c'être le fleux pauvre ! déjà il a manché teux fois de la soupe, afec fromache et hommes de terre, et il dit il a encore beaucoup faim.

JACQUES, à sa mère. — Là ! quand je te le disais !

Mme GRISSET. — C'est le père Pojut, Gritli ?

GRITLI. — Oui, déjà la seconde fois en cette semaine.

JACQUES. — Ce n'est plus un mendiant, c'est un pensionnaire !

Mme GRISSET, à la bonne. — Servez-le à sa faim, ce pauvre vieux, et donnez-lui un verre de vin...

JACQUES. — Du 1911 de derrière les fagots !

Mme GRISSET. — Et pourquoi pas ? A 84 ans et après tous les services qu'il nous a rendus, il le mériterait bien... Mais j'y vais moi-même. (Elle suit Gritli à la cuisine).

JACQUES, se serrant une tranche de gâteau aux pommes. — Ce vieux qui mange et boit tout le temps me dégoûte... A sa mère qui vient reprendre sa place à table. — Eh bien, commence-t-il à se rassasier, notre goulou ?

Mme GRISSET. — Lui ? mais il mange comme un oiseau ! A son âge, pense donc. C'est Gritli qui lui fait une réputation de goinfre, parce qu'elle ne peut le sentir dans sa cuisine et qu'elle ne comprend pas ses facéties en patois. Mais tu te souviens combien ton père l'aimait, ce jovial Pojut, qui pendant un demi-siècle fut le porteur d'eau de la maison, scia et fendit notre bois, émonda les pruniers du jardin...

JACQUES, prenant une seconde tranche de gâteau. — Dis, maman, pendant qu'il se gave, il me vient une idée à propos de notre ligue : il nous faut un organe, un journal ; l'*Intellectuel* avec ses 122 abonnés ne bat plus que d'une aile, je le débaptise et le nomme *Le vrai neutre*. Que t'en semble ?

Mme GRISSET. — Ah ! mon cher enfant, ne me demande pas mon avis. Demande-toi plutôt ce qu'aurait pensé de tes projets ton pauvre père.

JACQUES. — Oh ! papa les aurait repoussés carrément ; un préfet ne saurait qu'être gouvernemental.

Mme GRISSET. — Ton père, mon enfant, n'était pas seulement préfet et gouvernemental ; c'était un bon Vaudois, un bon Suisse, la droiture et la sagesse mêmes. S'il pouvait t'entendre, il me semble qu'il te dirait : « Jacques, mon ami, ne nous divisons pas, ne compliquons pas la tâche de notre gouvernement en ces temps si critiques, soutenons-le au contraire de toutes nos forces, supportons de bonne grâce de menus inconvénients passagers, surtout gardons tout notre calme et ne nous repaissons pas de grands mots.

JACQUES. — Mais, maman, pense à la Serbie, à la Pologne, à la Belgique, à Louvain, à la cathédrale de Reims ! Voudrais-tu nous condamner à ne pas crier notre indignation ?

Mme GRISSET. — Je crains bien que tes amis et toi vous ne fassiez que de jeter de l'huile sur le feu. Et puis, voyons, mon bon Jacques, crois-tu que les protestations, les manifestes puissent égarer en éloquence la souffrance des mères, des veuves et des orphelins ?...

GRITLI. — Matame, il venait à présent cette femme avec les huit petites enfants.

JACQUES. — Ces gens sont insupportables !

Mme GRISSET, se levant. — Jacques, tu me fais de la peine, toi, un ancien théologien !... Mais c'est la pauvre veuve Foulaton ; elle et sa marmaille meurent littéralement de faim (Elle sort).

JACQUES, se promène autour de la table en roulant une cigarette. — Pauvre chère mère, elle ne voit que ses prétendus pauvres ; la honte de notre conscience publique, notre déchéance morale, cela ne l'émeut guère... Tirant sa montre : Bigre ! 2 heures et quart ! J'allais oublier mon comité des « Purs Helvètes »... Il faut que je l'amène ce soir à la constitution des Vrais Neutres !... Adieu, maman !

LA VOIX DE Mme GRISSET. — Au revoir, don Quichotte !

V. F.